

Comment Francine Pelletier a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Numéro 109, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Noël-Gaudreault, M. (1998). Comment Francine Pelletier a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (109), 109–111.



Comment Francine Pelletier a écrit certains de ses livres

qui prédominent. Plusieurs valeurs positives y sont associées : l'entraide, la générosité, la persévérance. Signalons également que les sensations occupent une place intéressante dans le roman.

Le sens du roman

Algir la coursière constitue une sorte de mentor pour la jeune Coril. Elle n'a pas hésité à faire — prudemment — confiance aux étrangers qui pourtant avaient cherché à s'introduire dans une des fermes et qui avaient dissimulé leurs vraies raisons : fuir la ville et s'installer chez les gens de l'eau.

Après des années de courses exténuantes à travers le désert, Algir succombe au charme de Danel, l'ingénieur de la ville et décide de rester avec lui à la ferme pour quelque temps. L'amour lui apparaît comme une pause agréable dans sa vie. Elle sait qu'elle repartira dans le désert : l'amitié et l'amour lui procureront de « merveilleux souvenirs ».

ILLUSTRATION : JEAN-PIERRE NORMAND



Propos recueillis par Monique Noël-Gaudreault



Au Québec, les programmes de français

actuels mettent de l'avant l'enseignement du processus d'écriture, c'est-à-dire une suite d'opérations qui permettent au scripteur d'aboutir à la construction d'un texte. À cette fin, il nous semble utile de donner la parole à des écrivains. En effet, leur réflexion de praticiens experts peut éclairer les mécanismes complexes de l'écriture.

L'écriture ayant partie liée avec la lecture, que lisait Francine Pelletier dans son enfance ?

Comme sa mère lisait beaucoup, les livres ont toujours été très présents dans sa vie. D'abord, il y a eu la bibliothèque de la petite école dont sa mère et sa tante s'occupaient. Pour l'époque, le choix était bon ; aussi la future écrivaine a-t-elle exploré de fond en comble tout ce qui l'intéressait. Elle vénérat les livres autant comme objets que pour leur contenu : Bibliothèque Rose, Verte ou Rouge et Or, sans oublier la Dauphine. C'était l'âge des romans d'Enyd Blyton et des *Alice*.

À l'adolescence, les « Marabout Junior » et « Mademoiselle » sont entrés dans son existence : les *Sylvie* étaient sa série favorite ; à l'âge de douze ans, elle a même raconté par écrit la vie de son héroïne en plusieurs épisodes ! Toutefois,

elle aimait également la série des *Nick Jordan* (espionnage) et des *Doc Savage* (western).

Toujours éclectique dans ses lectures, elle était plus attirée par la fiction que par le quotidien.

Quelles sont ses lectures actuelles ?

Comme beaucoup d'autres, elle a renoncé à « tout » lire : pensez qu'il sort deux cents titres par année en littérature jeunesse au Québec et quelque quinze cents titres de science-fiction aux USA chaque année !

Entre autres, Francine Pelletier adore les écrivaines américaines de science-fiction comme Ursula le Guin, Connie Willis ou Joan Vinge et les Québécoises Élisabeth Vonarburg et Esther Rochon. Des piles de livres attendent que notre auteure trouve le temps de les lire.

En règle générale, comment écrit-elle ?

Cela dépend de sa disposition d'esprit, mais tout lui donne des idées. Elle se renseigne sur l'actualité, s'abonne à *Québec-Science*, tire profit de conversations entre amis ou saisiés au vol dans le métro. Ce qu'elle appelle la « petite étincelle » peut venir de partout, d'un rêve ou même du souvenir d'une mauvaise critique de l'un de ses livres. Pourtant, on ne fait pas un roman avec une idée. Il faut la mettre en banque, la travailler, en râtelant les feuilles mortes ou en passant l'aspirateur ! Pour Francine Pelletier, l'écriture constitue un mode de vie. Ses idées, elle les écrit rarement ; en revanche, dès que l'histoire se structure, elle prend des notes sur papier, surtout si elle sait qu'elle n'a pas de temps pour y travailler dans l'immédiat.

De toute façon, impossible de commencer à rédiger avant que le squelette de l'histoire ne soit complet, ou avant qu'elle n'ait assez de matière pour écrire. Ainsi, des scènes complètes de son futur roman se trouvent écrites et jouées dans sa tête avant que le papier ne les accueille. D'autres fois, le démarrage s'effectue de manière plus intellectuelle ; plus vague, le récit se construit quand elle l'écrit : du point A au point E, avec des péripéties entre les deux. Une fois les personnages en interaction, la situation évolue vite. C'est là que surgissent les « problèmes » : problème de vraisemblance, de logique interne... Les personnages acquièrent une réalité : on ne peut pas leur faire dire n'importe quoi ; sinon, il faut le justifier.

Francine Pelletier écrit le premier jet massivement, dans une sorte d'urgence, pour finir l'histoire rapidement. Évidemment, après, il s'agit de retravailler. Le temps qu'elle peut y consacrer dépend de son mode de vie du moment. Si le brouillon, bon an mal an, est rédigé en une semaine minimum, réécrire lui pose plus de problèmes, faute de temps à y consacrer. Actuellement, cette ancienne enseignante travaille quatre jours / semaine pour son éditeur Médiaspaul. Alors, elle allume l'ordinateur deux heures et demie tous les soirs. La discipline ne lui fait pas défaut. Cependant, en période de réécriture, elle aurait besoin de repos, de distance. Elle qui aurait des idées pour les dix prochaines années à temps plein, elle se déclare en état de « frustration constante ». Dans ces conditions, on comprend que sa journée idéale soit sa journée de

congé... Ce qu'elle aimerait faire : écrire tout le temps !

Comment est né *Le rendez-vous du désert* ?

Daniel Sernine, directeur littéraire de « Jeunesse Pop », insistait pour qu'elle écrive son premier roman-jeunesse. Or, voilà qu'à un congrès de science-fiction où créateurs et amateurs se rencontrent, il y avait un concours d'écriture sur place. Francine Pelletier en sort gagnante avec *La traversée d'Algir*. Cependant, Élisabeth Vonarbourg refuse cette fiction pour sa revue *Solaris* : à retravailler, pas d'arrière-fond ! Notre écrivaine y voit un défi intéressant : construire cet univers du désert. Cela donnera un roman sur la jeunesse d'Algir. La tâche de bâtir ce monde et de travailler le personnage de Coril qui lui plaisait a exigé de Francine Pelletier beaucoup d'énergie. Jamais encore elle n'avait vu le désert, mais dans son esprit, c'est un lieu positif, par opposition à l'eau qui représente un lieu sombre et un lieu de mort. Métaphoriquement, le désert équivaut à la page blanche : tout est à construire. Trois éléments positifs, l'espoir, la solidarité et la débrouillardise s'y retrouvent.

D'où lui est venue l'idée de *La planète du mensonge* ?

La Planète du mensonge constitue le cinquième titre d'une série commencée avec *Mort sur le Redan*. Il s'agit de science-fiction policière. L'auteure a calqué certains titres de la série sur ceux d'Agatha Christie. Dans quelle mesure le titre a-t-il influencé l'histoire à écrire ?

D'adolescente à adulte, la vie du personnage féminin s'est enrichie de Jérémie, un conjoint, non prévu dans l'histoire. Allaient-ils rompre ou se souder finalement ? De plus, grâce à une amie médecin, Francine Pelletier obtient des renseignements sur la pyromanie. Quand on écrit, consulter un spécialiste stimule l'imagination, donne d'autres idées pour écrire. La scène de l'incendie où Jérémie est blessé, elle l'a visionnée dans son « cinéma intérieur ». L'idée de départ de ce roman était qu'il y aurait un petit retournement au sujet des extraterrestres : en connaissant la fin, il fallait donc construire toute l'histoire. En ce qui concerne les extraterrestres, comment créer des créatures vraiment AUTRES alors que le dictionnaire des personnages de science-fiction de Christin et Mézières en recense

déjà tellement de variétés ? Pour relever ce défi, elle a triché : des extraterrestres, elle ne dit rien, ou presque, et, comme toute fiction est mensonge, il y a ceux de Jérémie et ceux des Dauphins.

Et *Damien mort ou vif* ?

C'est un deuxième roman qui suit *Cher ancêtre*. Née d'un père généalogiste et d'une mère technicienne en documentation, l'écrivaine avoue avoir voulu faire une blague (gentille) à ses parents. Elle-même s'est beaucoup amusée à l'écrire, en partant d'une nouvelle qui mettait en scène Max et Culdéric. Dans ce livre, un seul personnage voit le fantôme.

Avec le thème des morts-vivants qui appartient au genre fantastique, il n'y a plus de vraisemblance qui tienne. Alors que la science-fiction permet de voyager dans le temps et de traiter de l'altérité, le genre fantastique met en scène le fantôme, le vampire ou le mort-vivant. Le personnage de Damien est né de ce désir de plonger dans le fantastique « pour de bon », car les personnages déjà existants de Max et Culdéric étaient plus fantaisistes que fantastiques. De plus, un trio, ça change tout : la jalousie et le manque adviennent. La relation d'amitié entre Max et Damien devient une relation amoureuse qui permet de construire la suite de l'histoire. Celle-ci devait mal se terminer, mais à la suite d'une conversation avec sa collègue Carmen Marois, Francine Pelletier a senti qu'elle n'avait pas le droit d'écrire une histoire sombre. À son avis, l'auteure-jeunesse doit donner de l'espérance en montrant l'aspect positif des choses.



Le mot de la fin

Notre auteure ne veut pas avoir l'air de partir en croisade : si elle écrit, c'est parce qu'elle aime écrire, point ! Déjà quatorze romans-jeunesse et une trilogie pour adultes (*Nelle de Vilveg*) à son actif. Depuis ses débuts, elle estime qu'elle est toujours en apprentissage. Celle qui se qualifie d'« indémodable optimiste » n'en voit pas moins les réalités de la vie. Pour elle, tout est une question de regard, d'attitude.

Romans pour adolescents chez Médiaspaul (Montréal) :

Damien mort ou vif (1977) ;
Cher ancêtre (1996) ;
Le fantôme de l'opérateur (1996) ;
Une nuit bizarre (1994) ;
Le cadavre dans la glissoire (1994) ;
La planète du mensonge (1993) ;
La bizarre aventure (1993) ;
La saison de l'exil (1992), finaliste au Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1992 ;
Le septième écran (1992), finaliste au Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1992 ;
Des vacances bizarres (1991), mention « Artiste jeune carrière » aux Prix d'Excellence artistique de la ville de Laval 1992 ;
Monsieur Bizarre (1990) ;
Le crime de l'Enchanteresse (1989) ;
Mort sur le Redan (1988) ;
Le rendez-vous du désert (1987) ;

Autres publications

Jardins de lumière, mini-roman pour enfants, coll. « À nous trois », série « Jardins », Boucherville, Les Publications Graficor, 1988, 38 p.

Le temps des migrations, recueil de nouvelles (adultes), coll. « Chroniques du futur 11 », Longueuil, Éditions Le Préambule, 1987, 196 p. Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1988, volet nouvelle : Prix Boréal 1988 du meilleur livre.

Par chemins inventés, anthologie de nouvelles pour adolescents dirigée par Francine Pelletier, coll. « Clip 10 », Montréal, Éditions Québec / Amérique Jeunesse, 1992, 189 p.

La forêt de métal, court roman pour lecteurs en français langue seconde, coll. « Plus », La Salle, Éditions Hurtubise HMH, 1991, 87 p.

L'auteure a également publié une trentaine de nouvelles ainsi que des poèmes dans divers collectifs, anthologies et revues.

Comment Christiane Duchesne a écrit certains de ses livres

Propos recueillis par Monique Noël-Gaudreault

Québec français a publié dans son dernier numéro une fiche de lecture qui présente un roman de Christiane Duchesne : *La quarante-deuxième sœur de Bébert*.

Que lisait-elle dans son enfance et dans son adolescence ?

Elle se souvient qu'elle était abonnée à *La semaine de Suzette* et observe que cela créait une attente, source de riches anticipations.

Avant même de savoir lire, Christiane Duchesne trouvait déjà du plaisir dans les livres. Le plaisir naissait de l'odeur du papier qui l'enivrait, des livres qu'elle feuilletait dans la bibliothèque familiale, et même de la revue *Historia* à laquelle son père était abonné et dont les illustrations la faisaient rêver. Son frère, plus âgé qu'elle, recevait le *Journal de Tintin* et le lui prêtait. De plus, son père et sa grand-mère paternelle lui racontaient des histoires. Quand elle n'écoutait pas des contes sur disques, elle lisait et dessinait beaucoup.

Ses premiers écrits, dessins et textes, remontent à l'âge de quatre ans. Tout lui servait de support : bouts de carton, boîtes de savon... Ensuite, elle les racontait à ses cousines.

Quelles sont ses lectures actuelles ?

Elle lisait tout le temps, elle continue ! Encore maintenant, elle se nourrit de tout. Montréalaise, elle peut « bouquiner » trois heures à la librairie Champigny. Naturellement, beaucoup de littérature jeunesse. Ajoutez-y des poètes comme Saint-John Perse et Supervielle, de même que des

romanciers comme Patrick Modiano, Didier Decoin pour sa « tendresse profonde », ou Christian Bobin, dont on connaît *La folle allure* ou encore *Une petite robe de fête*... Sans oublier Agota Kristof et son univers « terrifiant mais fabuleux ». Bref, en règle générale, les auteurs que Christiane Duchesne préfère ont un rapport privilégié à l'enfance.

Comment Christiane Duchesne écrit-elle ?

Quelquefois, notre auteure connaît très bien ses personnages, mais elle ne sait pas ce qu'ils vont faire. Dans tous les cas, le projet se bâtit à mesure. Elle écrit vite, comme une cavalerie au galop, afin de savoir « comment cela va finir » ! Pour être capable d'émouvoir, Christiane Duchesne a besoin de se laisser émouvoir. N'importe quelle œuvre fait l'affaire, littéraire, musicale ou plastique... Comme une éponge, elle absorbe ce qu'il y a autour d'elle.

En toute liberté, elle commence par regarder les choses, les gens ; elle réagit aux odeurs, à l'atmosphère, aux couleurs du ciel. Ne fait-on pas au moins cent cinquante-deux sortes de gâteaux avec de la farine, du beurre, du lait et des œufs ? Au départ, toujours, un vrac, dans lequel, inconsciemment, elle effectue un tri. Cela provoque « quelque chose ». Cependant, de ce jeu de solitaire, elle ne connaît pas